



LE 'FOOT BALL TEAM' DE PRINCETON QUI FAIT UNE TOURNÉE DANS LES ETATS DU SUD.

Les beaux côtés — DU — JACKSONISME.

A propos du Jacksonisme qui fait beaucoup parler de lui en ce moment, on nous demande pour, moi on lui a donné le titre qu'il porte plutôt que tout autre. A cette question, il nous serait difficile de donner une réponse. Le fait est que le Jacksonisme pourrait s'appeler tout aussi bien Clevelandisme, McKinleyisme ou même Bryanisme, sans que l'esprit ou l'oreille puisse s'en offenser.

Et puis quels avantages ils ont en se procurant les honneurs de la démocratie, des vœux de la population, ils n'ont aucun compte à régler avec les électeurs; ils ne sont pas, comme elle, esclave des wards. Ils règlent leurs devoirs suivant leur bon plaisir et ils se sont dans ce but, assuré le personnel voulu.

Quant à la série des orateurs, elle n'est pas difficile à régler; ce sont toujours les mêmes, chargés d'expectorer le même boniment. Et les voilà partis, allant de place en place, de carrefour en carrefour, ressassant partout les mêmes non-sens, dégoisant les mêmes accusations, comme les charlatans qui vont, de ville en ville, de village en village, de coin de rue en coin de rue, débitant généralement leur orvièton et posant en bienfaiteurs de l'humanité souffrante.

LE Ministère Autrichien

Après de laborieuses négociations, dit le Temps de Paris, le cabinet autrichien est formé. Le comte Thun s'en va; c'est le comte Clary qui lui succède. Comme hommes il n'y a pas grand de différence entre ces deux premiers ministres. En Autriche, il faut un grand seigneur pour exécuter le conseil. Les libéraux eux-mêmes se réfugiaient derrière un prince à l'empereur. Le tiers-parti a dû de longues années de pouvoir à la qualité de son représentant, le comte Taaffe, ami d'enfance de l'empereur. Avec un simple professeur annobli, M.

lément la force d'aborder le Reichsrath? Tout cela est bien obscur et il faut avouer que le Cabinet Clary prend le pouvoir sous de tristes auspices et qu'il surprendra ses meilleurs amis, nous ne disons pas s'il réussit à rétablir la vie constitutionnelle normale en Autriche, mais à vivoter lui-même sans trop d'embarras.

Qu'on peut le sentiment du devoir militaire.

Un lecteur du Gaulois, en Bretagne, lui signale un acte d'énergie, qu'on pourrait presque qualifier acte d'héroïsme, à l'égard d'un hussard du 13e régiment, en garnison à Dinan. C'était au cours des dernières manœuvres exécutées sous la haute direction du général Brugère.

Le cavalier Leray, du 13e hussards, chargé par son capitaine de porter une dépêche annonçant une position prise par l'ennemi, fut sur le point d'être pris par des cavaliers ennemis. Leray, un solide gaillard breton, fait demi-tour; mais, dans ce changement brusque de direction, son cheval le jette le long d'un mur. Souffrant horriblement, Leray continua son chemin et apporta la dépêche à son chef, s'excusant de ne pouvoir mettre pied à terre parce qu'il avait la jambe cassée.

BIOGRAPHIE.

M. F. CHARLEY.

Sous cette rubrique, nous lions dans le «Moniteur des Théâtres» les lignes suivantes: L'intelligence toujours en éveil, une sûreté et une vivacité de coup d'œil remarquables, ces qualités M. Charley les possède au plus haut degré, jointes à l'ardeur de la jeunesse. Elles suffisent à le mettre au tout premier rang. Léon Massenet dont il fut, à partir de 1884, pendant deux ans, le secrétaire, a eu en lui la passion du théâtre. Il continua, seul son initiation, pendant quelques années et prit enfin, en 1892, la direction du Théâtre de l'Odéon de Buenos-Ayres. Par ce début, M. Charley se montra non plus élève mais maître. Sa troupe était une des meilleures qu'on ait vues dans la capitale Argentine. Il figuraient: Engel, Marcolini, Hausman, d'autres d'assez grand renom et de non moindre valeur. Un incident demeura célèbre, marqua cette première tournée. M. Charley qui s'était embarqué avec sa troupe sur un vapeur des Chargeurs Réunis, le «Rio Negro», mit 62 jours à faire la traversée du Havre à Buenos-Ayres. Retés en détresse sous les tropiques, le navire dut gagner péniblement à la voile Rio-de-Janeiro.

théâtre Royal de Liège. Les Liégeois ne perdront pas le souvenir de la façon grandiose dont le jeune impresario avait monté le «Voyage de Suzette».

M. Charley prend ensuite la direction du French-Opera, de la Nouvelle-Orléans, où il fit la saison 1898-1899. Appelé à San-Francisco et à Mexico, il obtint un succès considérable. L'année suivante, il dirige le grand théâtre de Marseille. Mais il est plutôt l'homme des grandes affaires de l'étranger, des grandes tournées. L'Amérique où on lui avait fait si chaleureux accueil le reprend et nous le retrouvons l'an dernier d'abord au French-Opera de la Nouvelle-Orléans. Il y créa, avec un succès sans précédent, «Cavalleria Rusticana», «Tannhäuser», «la Navarraise», «la Reine de Saba», etc., etc., sans compter nombre d'opérettes. On l'appelle à Saint-Louis où il reste trois semaines, à Chicago où sa troupe provoque, au théâtre de l'Auditorium, un tel enthousiasme qu'on doit refuser, à la dernière représentation, plus de 2,000 personnes. Il finit enfin la saison à Montréal, après avoir dû promettre partout de revenir l'année suivante.

Cette promesse il la tiendra. Saint-Louis, San Francisco, Chicago, lui ont fait déjà des conditions brillantes. Sa troupe, d'ailleurs, répondra à ce qu'on attend de lui. Un très bel avenir est ouvert devant M. Charley. Sa réputation déjà sérieusement établie ne peut que grandir, car il a tout ce qu'il faut pour se tailler une place importante: la connaissance parfaite du théâtre et, surtout, le feu sacré.

Théâtre de l'Opéra Français

Autre extrait du «Moniteur des Théâtres»: — La troupe que M. Charley a engagée pour la Nouvelle-Orléans, est, on le sait déjà, admirablement composée. Parmi les artistes qui en font partie, nous remarquons tout d'abord Mlle Lina Pacary, forte chanteuse falcon. Le prix du Conservatoire, Mlle Pacary débuta avec un très grand succès à Marseille, d'où elle passa à Bordeaux, puis à la Monnaie de Bruxelles où elle se fit remarquer dans plusieurs créations. Enfin elle s'est fait applaudir pendant deux saisons consécutives au Covent Garden de Londres où elle va créer ces jours-ci «Tristan et Yseult». Elle laissera sur cette grande scène les meilleurs souvenirs. La carrière encore courte

est, on le voit, des plus brillantes. On en peut dire autant de M. Casset fort ténor qui après de beaux débuts à Liège, se fit successivement applaudir dans tous les rôles du grand répertoire à Gand, à Bruxelles, à Rouen et à Lyon. C'est un des ténors les plus en vue.

M. Charley a d'ailleurs la main heureuse pour les ténors, car celui qui tient cet emploi dans la troupe d'opérette est des plus avantagés et connus. M. Dambrière a chanté dans les principales villes de France, au Khédival du Caire et enfin au Bonfès-Parisien. Partout sa voix charmante, son jeu fin et distingué l'ont mis au premier rang. Citons encore M. Layolle, baryton de grand-opéra, qui, l'an dernier, remporta de nombreux succès à Nice, sur une scène redoutée des artistes qui ont affaire à un public de dilettantes raffinés.

Quant à M. Bonnard, le brillant ténor, il va commencer la saison au Métropolitain de New-York avec la troupe Maurice Grau. A la suite d'un arrangement survenu entre M. Grau et Charley, cet artiste arrivera à temps pour l'ouverture de la saison de la Nouvelle-Orléans — qui commencera le 21 novembre. M. Bonnard est engagé pour toute la saison de M. Charley.

Avec de tels éléments la réussite de la saison au French-Théâtre est assurée.

AMUSEMENTS.

GRAND OPERA HOUSE.

Au Grand Opera House, cette semaine, il y a un succès bien vif, bien incontestable, mais un succès dû uniquement à la valeur tout-à-fait exceptionnelle de la pièce et de la compagnie qui l'interprète. C'est une vraie troupe que celle de Baldwin et Melville. Chacun des membres y est à sa place, et contribue sérieusement au succès de la soirée.

THEATRE TULANE.

Les «Liars» et Otis Skinner, ou si l'on veut Otis Skinner et les «Liars» font, de compagnie, cette semaine, la fortune du Tulane. Hier encore, la salle était pleine, comme s'il s'agissait d'un premier

début. C'est que Skinner jouit, parmi nous, d'une popularité qui date de longtemps; il n'est pas un seul amateur de théâtre qui ne se fasse un plaisir et une gloire d'aller l'applaudir, toutes les fois qu'il paraît sur une de nos scènes.

CRESCENT THEATRE.

Hier, en matinée, il y avait foule au Crescent. C'était en quelque sorte une représentation au bénéfice des spectateurs et des spectatrices, car chaque dame présente y recevait un joli cadeau. A cet attrait se joignait celui des deux magiciens que l'on appelle Mildred et Rochem, ainsi que les scènes si amusantes de George Wilson, un de nos meilleurs minstrels. Même spectacle aujourd'hui et demain.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Un bohème assiste à la levée d'une boîte postale par un facteur à tricycle. — Evidemment, murmure-t-il, c'est un progrès; mais que de réformes à réaliser encore!... Et d'abord, une plus juste répartition des lettres chargées...

Entendu chez un libraire du boulevard: — Ce qui démontre la supériorité de l'esprit sur la matière, c'est que le pain du corps ne coûte que quatre sous la livre, alors que l'esprit «l'esprit» vaut en moyenne trois francs... par livre également!

Dialogue. Elle. — Entre géants et géantes, qu'est-ce qu'on se fait quand on s'aime! Lui. — La Haute Cour.

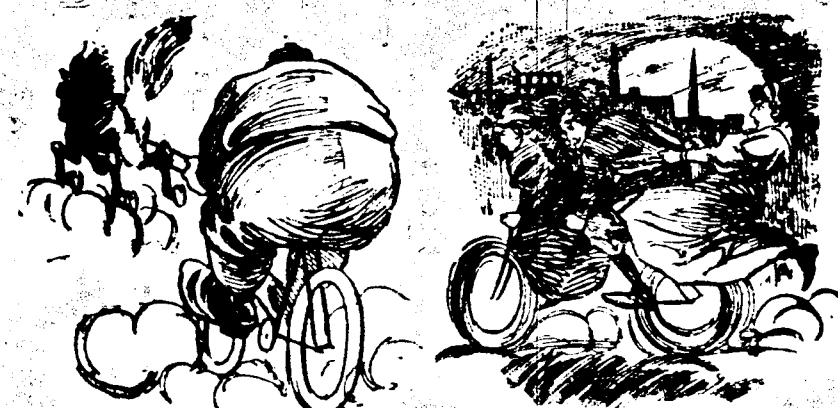
DEPECHE

Télégraphiques

TRANSMISSE A L'ABELLE

Retour du président McKinley à Washington.

Washington, 19 octobre — Le président McKinley et ses compagnons de voyage sont arrivés à Washington à midi 25, avec un retard de près d'une heure dû à un arrêt dans le tunnel de Balti more. Dans le train spécial se trouvaient le Président et Mme McKinley, le secrétaire et Mme Long, le secrétaire et Mme Hitchcock, l'attorney général Griggs, le sous-secrétaire Cortelyou, M. Finney, secrétaire particulier du ministre de la marine, les représentants de la presse et les domestiques. A l'exception des trois membres du cabinet mentionnés sous les autres avaient quitté le train à divers points. Les voyageurs ont été reçus à la gare par le secrétaire Root, l'adjutant général Corbin, le marshall du District Palmer et M. John Addison Porter, secrétaire du Président. Le train s'est arrêté à la rue Sixième, à quelque distance de la gare de Pennsylvania. Le Président et Mme McKinley ont été conduits directement à la Maison Blanche. Mme McKinley paraissait plus



552 LIVRES. Le recordman du poids, comme bicycliste, paraît être un nommé Joseph Grimes, d'origine américaine, dont les journaux sportifs de New York publient eu ce moment le portrait. Il ne pèse pas moins de 552 livres et mesure 160 centimètres de «tour de taille». D'ailleurs les autres dimensions de son corps d'athlète sont à l'avenant. Sa jambe a 68 centimètres de circonférence au mollet et 1 m. 15 à la cuisse. Il gante du 12 et doit se faire faire des chaussures spéciales. Sa taille n'est pas inférieure à 1 m. 98. Sur sa machine, à cadre renforcé, il peut facilement couvrir ses 125 ou 130 kilomètres par jour, alors qu'à pied il serait incapable de marcher plus de dix minutes. Joseph Grimes, est-il besoin de le dire? ne fait pas du cyclisme en amateur. Il a néanmoins gagné un certain nombre de courses sur les différents vélodromes de Saint-Louis, de Boston, de Minneapolis et de New York, qui lui ont valu le championnat des heavy weights.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

41 Commencé le 31 août, 1899

DETRESSE MATERNELLE

PAR HENRI GERMAIN.

DEUXIEME PARTIE.

IV ANGOISSES

Suite:

Mais avant qu'il aiten le temps de faire les démarches nécessaires à la réalisation de ce doux

projet, mon père, pour de certaines raisons d'orgueil que je vous dirai plus tard, serait, je le sais à n'en pas douter, tout à fait opposé à ce mariage. Et, pour m'enlever toute illusion, tout espoir à ce sujet, il a voulu me contraindre d'épouser un homme qui m'est particulièrement odieux. C'est pour finir cette union forcée, et après avoir subi une scène terrible, que le chagrin et la peur m'ont suggéré la résolution de me soustraire par la fuite à ce qui aurait fait le malheur de toute ma vie. Mais je vous le jure, madame, je n'ai commis aucune mauvaise action, je n'ai pas failli, même en pensée, à mes devoirs d'honnête fille. Je suis simplement une malheureuse... oh! oui, oui, bien malheureuse!... En répétant cela, Madeleine ne put retenir la crise de larmes qui, de nouveau, la soulevait toute au souvenir des menaces terribles de son père. Il se joignait à cela le chagrin intime amassé depuis quelques semaines, une sorte de désespoir latent, relatif à son avenir, aussi la crainte de ne plus voir André; enfin le pressentiment des jours mauvais qu'elle aurait à subir. Et de tout cela sa sensibilité naturelle s'était exaspérée d'une sorte de fébrilité nerveuse. Les conséquences dangereuses et peut-être cruelles de l'acte

qu'elle avait accompli dans un moment d'affolement, dans une sorte d'aberration de son cerveau torturé, commençaient à se présenter en même temps à son esprit. Car elle sentait, elle comprenait bien, maintenant, qu'elle aurait dû rester à la ferme des Fresnes. Elle se rendait compte, mais imprécisément encore, qu'elle avait à son service, pour défendre sa cause, tout à la fois la finesse inhérente à son sexe et l'affection sincère de son père, bien qu'il se fut montré très dur envers elle, enfin sa faiblesse de femme. Car cette faiblesse est en réalité une grande force qui oblige l'adversaire, c'est-à-dire l'homme à des ménagements dont la femme profite toujours. Enfin, comme toutes ses semblables, elle pouvait opposer aux objurgations paternelles, et cela sans paraître se révolter, la force d'inertie qui n'acquiesce jamais sans refuser positivement; une véritable cuirasse, contre la puissance de laquelle s'écrasent et se brisent le volontés les mieux trempées. Mais le mal était à l'heure présente irrémédiable, et courageusement, soutenue d'ailleurs par son amour-propre, elle était décidée à accepter la lutte qu'elle avait provoquée, elle s'obstinait dans son rôle, attendant les événements futurs.

Toutes ces réflexions affluaient tumultueusement à son cerveau, tandis qu'elle versait d'abondantes larmes, et que Julie Carrol, son amie, toute troublée, se tenait affectueusement sa jolie tête renversée sur son épaule. — Mon enfant, dit Mme Carrol, lorsqu'elle vit le chagrin de Madeleine s'apaiser un peu, si vrai que vous n'avez dit être vrai, je consentirai peut-être à vous garder avec nous, car je vois que vous souffrez réellement. Mais je ne puis rien vous promettre encore, vous devez comprendre à quels sentiments de réserve j'obéis! — Oh! oui, madame, oui. Mais, je vous en supplie, ne me renvoyez pas, ne me laissez pas toute seule dans cette grande ville où je ne connais personne. — J'ai peur... j'ai si peur d'être obligée de retourner là bas! Par pitié, madame, croyez en ma sincérité; laissez-moi vivre ici, avec vous, avec mon amie! Je serai pour vous comme une seconde fille et je prieai le bon Dieu pour qu'il vous rende un peu du bonheur que vous avez perdu. Et comme Mme Carrol, indécise encore, faisait un geste de désappointement, elle reprit véhémentement: — Madame, chère madame, et toi, Julie, ma chère amie, je vous en prie, gardez-moi!... Elle ne put en dire davantage

et se laissa tomber éplorée dans les bras que Mme Carrol venait de lui tendre spontanément en disant, d'une voix tremblante d'émotion: — Eh bien! oui, ma pauvre enfant, vous resterez ici; je vous crois, vous êtes une honnête fille, je vous garde. Vous travaillerez avec nous, et nous essaierons de n'être pas trop malheureuses toutes trois; la vie est si dure, hélas! Alons, allons, chère petite, ne pleurez plus; appuyez-vous là, sur mon cœur, comme si vous étiez ma fille! Courage, courage! Pais elle lui prit la tête et la baisa au front longement, avec une pitié maternelle, ineffable. Et Madeleine sentit son âme se fondre sous ces bonnes caresses qui l'enveloppaient d'une atmosphère consolatrice et douce. Un peu d'espoir entra dans son esprit se rassérénant par degrés. Lorsque, enfin, elle eut repris l'entière possession d'elle-même Mme Carrol, femme active et d'esprit décisif, procéda immédiatement à la nouvelle organisation de l'intérieur. En peu de temps et d'un commun accord, tout fut entendu et résolu; l'aménagement des quelques meubles sauvés du naufrage de la venue fut modifié, de façon à faire place pour un lit de plus dans la chambre d'entrée. Puis vint l'heure du travail, et

Madeleine, guidée à la fois par la mère et la fille, commença son apprentissage de canneuse de chaises. Elle y mit toute sa bonne volonté, s'ingénia à devenir adroite, désireuse d'apporter le plus vite possible le faible, mais indispensable contingent de son gain au budget commun. Enfin, à l'heure du déjeuner, elle ouvrit tout à coup son porte-monnaie, en tira un billet de cent francs, et le remettant à Mme Carrol, elle dit spontanément: — Permettez-moi, chère madame, de vous remettre ceci pour les frais d'installation et de nourriture en plus que vous allez avoir à faire pour moi. — Oh! mais non, c'est beaucoup trop, fit la veuve stupéfaite en repoussant le billet bleu. Je veux bien accepter quelque chose, parce que j'y suis forcée, mais je ne consentirai à garder une pareille somme, dès maintenant. Il y a de quoi vivre sagement pendant un mois pour nous trois. — Baison de plus pour le prendre, insista Madeleine, cela nous constituera une petite avance, voilà tout. D'ailleurs, il faut commencer par aller aujourd'hui chercher à déjeuner là dessus; car c'est moi qui veux vous inviter. — Ma foi, fit Julie gaiement, j'accepte, moi; et puisque Madeleine y tient, eh bien! faisons-nous un bon déjeuner, naman!

Il y a si longtemps que cela ne nous est arrivé, conclut-elle avec un soupir de regret enfantin. Vaincue en apparence, car elle faisait encore de secrètes réserves, Mme Carrol accepta et partit aux provisions. C'est alors que Madeleine, craignant ses reproches si elle eût avoué devant elle son secret désir, manifesta, timidement pourtant à son amie son projet d'écrire à André Ledoux. Aussitôt porruve de papier et d'encre, elle traça rapidement la lettre que l'on connaît et l'enfuit dans sa petite poche, au moment précis où Mme Carrol, revenant du marché, mettait la clé dans la serrure. Elle se proposait, sur le conseil prudent de Julie, de la mettre elle-même à la poste, à la première occasion propice, et qui, d'ailleurs, ne pouvait pas tarder beaucoup. Cependant, et comme si la fatalité se fut acharnée à la faire souffrir, elle ne réussit à faire partir cette lettre que le troisième jour, au soir, après son arrivée dans l'intérieur des Carrol, dont elle n'était pas sortie seule encore. Comme on le sait, André reçut cette missive le lendemain à Brasles, où elle lui fut apportée par un ouvrier de l'usine Doltaire. Et, comme il y répondit le soir même, Madeleine, de son côté, regut la nouvelle de l'arrivée de